

La voix s'arrête. Les mains continuent.

Suite de six fragments

Nombre de mots : 2 187

La voix s'arrête. Les mains continuent. est une suite de six fragments extraits d'un ensemble plus vaste intitulé Le sacré ordinaire. Ni essai ni fiction, ces textes cherchent le sacré là où il n'annonce pas sa présence : dans la panne, le champ de novembre, le seuil d'un centre communautaire, une recette transmise sans mesures, une perte sans date, un rêve sans message. L'arrêt, ici, n'est pas une fin. C'est l'endroit où quelque chose devient visible.

I. La panne

L'électricité coupe à dix-neuf heures. On ne sait pas pourquoi. On ne sait pas pour combien de temps.

D'abord il y a un moment étrange, une espèce de suspension. Les écrans s'éteignent. Le réfrigérateur se tait. On n'avait pas remarqué à quel point il parlait, tout bas, en permanence. Maintenant le silence a une texture différente, plus ancienne, plus spacieuse.

On cherche des bougies. On en trouve, au fond d'un tiroir, sans savoir vraiment comment elles sont arrivées là. Elles ont appartenu à quelqu'un qui savait qu'un jour il en aurait besoin.

Puis quelque chose se passe dehors.

Les voisins sortent. Pas tous en même temps, pas sur un signal : un d'abord, puis un autre, puis plusieurs. Personne n'a organisé cela. Il n'y a pas eu de réunion, pas de convocation, pas de comité. Et pourtant les voilà, dans la rue ou sur le pas de porte, avec leurs bougies ou leurs lampes de poche, à se parler d'une façon qu'ils ne se parlent pas d'habitude.

On apprend des choses. Que le voisin du coin a un générateur. Que la vieille dame du bout de la rue a besoin de chaleur. Que quelqu'un a trop de soupe et pas assez de bols, et que quelqu'un d'autre a exactement l'inverse. Ces équilibres se trouvent sans qu'on les cherche.

Ce qui s'organise là n'a pas de nom. Ce n'est pas de la solidarité, mot trop grand, trop chargé. Ce n'est pas de la charité, il n'y a pas de haut ni de bas. C'est quelque chose de plus simple et de plus difficile à nommer : des gens qui font ce qui est à faire, parce que c'est à faire, parce qu'ils sont là.

Le lendemain le courant revient. Les écrans se rallument. Le réfrigérateur reprend son monologue.

On rentre. On ne parle plus aux voisins comme on leur a parlé cette nuit. Pas parce qu'on ne le voudrait pas : parce que la structure ordinaire des choses a repris sa place, et dans cette structure il n'y a pas de case pour ce qui s'est passé.

Mais cela s'est passé. Et quelque part, sans qu'on le décide, on le sait.

II. Novembre

Le vent passe sans obstacle. Avant, il devait négocier, plier les épis, chercher son chemin entre les tiges hautes. Maintenant il traverse tout d'un coup, sans effort, sans mémoire. Il ne sait pas ce qui était là.

Mais la terre, elle, sait.

Pas d'une façon qu'on pourrait mesurer. Pas d'une façon qui intéresse les agronomes. D'une façon plus ancienne, plus têtue : la façon dont un corps garde la trace d'un geste longtemps après que le geste est fini. La façon dont une main reste en creux après qu'on l'a lâchée.

Novembre ici n'est pas une saison triste. C'est une saison honnête. Elle ne prétend pas que les choses sont autrement qu'elles sont. Le ciel est bas, la lumière est latérale, tout est visible parce qu'il n'y a plus rien pour cacher.

On voit loin.

Ce qu'on voit, c'est l'étendue. Pas le vide : l'étendue. La différence est capitale. Le vide est une absence qui se plaint. L'étendue est une absence qui respire, qui attend, qui contient en puissance tout ce qui reviendra sans qu'on le lui demande.

Quelque part sous la surface, les racines n'ont pas encore renoncé.

Elles ne savent pas qu'elles sont censées attendre le printemps. Elles continuent, simplement, parce que c'est leur nature de continuer. Sans témoin. Sans que cela change quoi que ce soit à ce qu'elles font.

La lumière baisse. Le champ reste.

III. Le seuil

Il y a une heure de la journée où le Centre est vide mais pas fermé. Quelqu'un a oublié d'éteindre une lumière. La porte n'est pas verrouillée. Je me retrouve sur le seuil sans avoir décidé d'y être.

On ne traverse pas un seuil : on y séjourne. C'est ce que j'ai mis du temps à comprendre. Je croyais que mon travail consistait à faire entrer les gens, à les accompagner de l'extérieur vers l'intérieur, du silence vers la parole, de l'isolement vers la communauté. Mais un médiateur qui franchit le seuil a déjà échoué à moitié. Son lieu, c'est l'entre.

Le Centre a plusieurs seuils. Il y a celui de la porte principale, en bois peint d'un bleu qui a pâli avec les hivers. Elle grince différemment selon la saison : en janvier un cri bref, presque sec ; en avril quelque chose de plus long, comme si le bois se souvenait du froid et hésitait à le lâcher. On finit par connaître l'humeur du bâtiment à ce seul son, avant même d'entrer.

Il y a le seuil de la langue : on entre en français, on négocie en anglais, on soupire dans une troisième langue que personne n'a nommée. Cette troisième langue n'a pas de grammaire connue. Elle est faite de silences aux bons endroits, de gestes qui complètent les phrases, de sourires qui traduisent ce que ni le français ni l'anglais ne contiennent. On la parle sans le savoir. On la comprend sans l'avoir apprise.

Il y a le seuil du temps : les anciens qui se souviennent d'une salle pleine, les nouveaux arrivants qui cherchent une salle à remplir. Je suis quelque part entre les deux mémoires, gardien d'un seuil que je n'ai pas construit.

Le sacré n'habite pas les sanctuaires. Il habite les endroits où deux mondes se touchent sans se confondre. La porte qui grince. Le moment avant que quelqu'un parle. L'hésitation de celui qui entre pour la première fois et ne sait pas encore s'il a le droit d'être là.

Mon travail, je le comprends maintenant, n'est pas de supprimer cette hésitation. C'est de la tenir ouverte assez longtemps pour qu'elle devienne une question, et la question une présence.

Je reste sur le seuil. Derrière moi, la prairie. Devant moi, la lumière encore allumée. Entre les deux, la porte qui ne grince plus, parce que personne ne l'a touchée.

IV. La recette

Elle ne consulte rien. Ses mains savent avant qu'elle parle.

« *Allora, prima di tutto.* »

La voix commence toujours ainsi, par un avant qui n'est pas une instruction mais une ouverture, comme si la recette avait un seuil qu'il fallait franchir avec soin.

Les ingrédients arrivent sans mesures. Un peu de ceci, comme je te dis, pas trop. La quantité exacte n'existe pas : elle existe dans les mains, dans l'œil, dans quelque chose qui s'est transmis sans jamais être écrit. Si tu demandes combien, elle répond *quanto basta*,

et cette réponse est complète, même si elle ne t'apprend rien.

Puis vient autre chose. La recette se plie, s'ouvre sur un côté qu'on n'attendait pas.

« *Tua nonna, sai, faceva così.* »

Et maintenant on n'est plus dans la cuisine. On est ailleurs, dans un temps qui n'a pas de date, où les femmes de cette famille ont fait ce même geste, cette même inclinaison du poignet au-dessus du feu, sans se concerter, sans se voir, reliées par quelque chose qui n'a pas de nom dans aucune langue.

Elle parle encore. Les mots et la vapeur montent ensemble.

Tu écoutes, mais tu n'écoutes pas seulement la recette. Tu écoutes quelque chose qui passe à travers elle, comme la lumière passe à travers un tissu usé : précisément parce qu'il est usé, précisément parce qu'il a déjà servi tant de fois.

Elle ne sait pas qu'elle fait ça. Ou peut-être qu'elle le sait, d'une façon qu'elle ne pourrait pas formuler, d'une façon qui n'a pas besoin d'être formulée.

E poi si lascia riposare.

La voix s'arrête. Les mains continuent.

Dehors, rien de particulier. Un jour ordinaire qui contient, sans le savoir, tout ce qui a précédé.

V. La perte

Il y a des gestes qu'on n'a pas appris.

Pas parce qu'on n'a pas voulu. Parce que le temps s'est arrêté avant. Une main qui savait quelque chose n'a pas eu le temps de finir ce qu'elle avait commencé, et maintenant ce quelque chose n'existe plus nulle part, sinon dans l'espace vague entre ce qu'on fait et ce qu'on aurait pu faire.

On ne sait pas exactement ce qu'on a perdu. C'est ça, la particularité de cette perte : elle n'a pas de contenu précis. On ne peut pas dire : il m'aurait appris ceci, nous aurions fait cela. On peut seulement sentir la forme du manque, comme on sent la forme d'un objet dans le noir, sans le voir.

Les rêves ont essayé de combler. Pendant des années, des scènes inventées : des dimanches qui n'ont pas eu lieu, des conversations qui n'ont pas eu lieu, des silences partagés qui n'ont pas eu lieu. Le rêve est généreux, il donne ce que la vie n'a pas donné. Mais au réveil la dette est toujours là, intacte, et on comprend que le rêve ne transmet pas : il console, c'est différent.

Ce qu'on n'a pas reçu, on l'a cherché ailleurs. Dans d'autres mains, d'autres voix, d'autres cuisines. On attrape des gestes ici et là, on les assemble, on se construit une transmission de fortune, bricolée, incomplète. Elle tient. Pas parce qu'elle est solide : parce qu'on la tient.

Et puis un jour on se retrouve de l'autre côté. C'est soi qui fait le geste, c'est soi que quelqu'un regarde depuis la hauteur de ses dix ans. Et on comprend que la transmission n'a pas besoin d'être complète pour continuer. Elle n'a jamais été complète. Elle a toujours été ça : des fragments qui passent, des gestes qui restent à moitié, des choses qu'on attrape sans savoir qu'on les attrape.

La perte est dans le fil. Elle ne le rompt pas.

VI. Le rêve

On ne décide pas de rêver. C'est ça qui devrait nous alerter.

Pendant la veille on choisit, on filtre, on organise. On décide ce qu'on regarde, ce qu'on écoute, ce à quoi on pense. Le moi fait son travail de frontière, il laisse entrer ce qui lui convient, il repousse ce qui dérange. C'est épuisant, ce travail. On ne le sait pas parce qu'on ne connaît pas autre chose. On croit que c'est ainsi qu'on existe : en triant, en gardant, en repoussant.

Puis vient le sommeil, et la frontière tombe.

Ce qui entre alors n'a pas demandé la permission. Des visages qu'on croyait oubliés, des lieux qui n'ont jamais existé, des situations qui n'obéissent à aucune logique connue. Et parfois quelque chose d'autre : une présence qu'on ne peut pas nommer, un poids dans la scène qui n'appartient pas à la scène, quelque chose qui regarde depuis l'intérieur du rêve avec une attention que les personnages du rêve n'ont pas. On la sent sans la voir. Elle ne fait rien, n'intervient pas, ne parle pas. Elle est simplement là, avec une densité différente de tout le reste.

Le sacré ne frappe pas à la porte. Il entre par les fenêtres qu'on a oublié de fermer.

Dans le rêve il y avait une vasque, longue et basse, en pierre ou en quelque chose qui ressemblait à la pierre. Un corps ancien, gris de terre et de temps, allongé dedans comme s'il avait toujours été là. L'eau coulait, douce, méthodique, sans hâte. Et les mains battaient le rythme sur le rebord, pas pour invoquer quoi que ce soit, juste pour tenir le temps, pour ne pas le laisser s'effondrer dans le silence de ce qui est très ancien. La vasque était froide sous les paumes. Le son des mains était le seul son vivant dans la pièce.

Et quelque chose a répondu.

Le corps s'est tourné. Pas d'un coup, pas avec effort : lentement, comme quelqu'un qui sort d'un sommeil profond et cherche d'abord la source de la chaleur. Pas vers la lumière, pas vers une voix : vers le bruit des mains. Comme si la pulsation avait réveillé quelque chose que l'eau seule, dans toute sa patience, n'aurait pas pu atteindre.

Le docteur a dit : il est jeune. Comme si cela expliquait tout. Comme si la vivacité des morts était une propriété connue, répertoriée, sans mystère particulier. Il a dit ça en regardant ailleurs, en notant quelque chose, avec le calme de quelqu'un qui a vu cela cent fois et n'a jamais cessé de le trouver ordinaire.

C'est peut-être ça, le sacré ordinaire dans le rêve : non pas la vision, non pas le message, non pas la révélation. Mais la normalité avec laquelle l'extraordinaire est reçu. Le docteur qui note quelque chose sans lever les yeux. Les mains qui continuent de battre. Le travail qui se poursuit pendant que quelque chose de très ancien décide de bouger.

On se réveille. On ne sait pas ce que c'était. On sait que c'était.